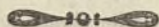


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUGKAU (13^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il y a dans les époques de transition une occupation si générale qu'elle ressemble à de l'inertie; toutes les grandes maisons, absorbées dans la préparation de nouvelles modes pour l'hiver qui s'approche, semblent avoir passablement oublié le moment présent pour ne songer qu'à l'avenir. Le mois de novembre verra éclore une partie de ces merveilles promises, mais en attendant le pauvre mois d'octobre se trouve transi dans ses vêtements légers s'il ne les a pas quittés, ou écrasé sous ses manteaux de fourrures s'il les a déjà repris. On attend, on espère, et l'on s'agit dans le secret pour offrir aux gracieuses arrivantes des parures dignes d'elles. Nous n'aurions donc à parler de rien de nouveau aujourd'hui, si heureusement il n'y avait pas à se préoccuper d'une mode de toutes les saisons, celle des enfants; non pas de ces belles petites filles ou de ces joyeux petits garçons dont l'âge a une fierté trop haute pour ne pas exiger de suivre la mode aussi bien que leurs mamans, mais de ces mignonnes créatures qui n'enchantent encore que par leur vue, de ces doux nouveau-nés si beaux dans leurs dentelles et dans leur berceau sous le regard attendri d'une mère.

C'est pour un de ces *babies* adorés et impatiemment souhaités que madame Pauline Roger vient de faire une layette féerique. Il est vrai de dire que ce bel attendu est un enfant royal, ce qui lui permet à juste titre de porter toutes ces splendeurs.

Nous avons eu la bonne fortune de voir cette éblouissante layette avant qu'elle fût déposée dans les cais-

ses qui devaient la transporter hors de France, et nous voudrions avoir un pinceau magique afin d'en donner une description digne de sa beauté.

Parmi tant de choses délicieuses nous citerons une robe de promenade brodée avec un goût rare et un fini précieux; elle est très-longue, brodée en tablier; le dessin représente des arabesques séparés par des entre-deux de valenciennes; elle est garnie tout autour du tablier d'une très-haute valenciennes qui fait volant vers le bas; sur l'épaule gauche est posé un ruban rose excessivement large, qui passe sur la poitrine pour finir par un gros nœud sur le côté; le dessous de la robe est de taffetas blanc.

Une autre est doublée de taffetas rose, et le tablier est couvert d'une broderie reproduisant des fleurs montant sur un treillage; c'est d'une légèreté inouïe; le point de broderie change à chaque fleur, et on ne peut comprendre que ce vulgaire petit instrument qui s'appelle une aiguille puisse produire des résultats qui sont presque du domaine de l'art. Plusieurs autres robes sont également ravissantes; toutes disparaissent sous la broderie qui les couvre et les enrichit. Les petites robes du matin, pour être plus simples, n'en sont pas moins délicieuses; les chemises, ces mignonnes chemises du premier âge, faites de la batiste la plus fine, sont ornées de médaillons de valenciennes ou de plumetis s'alternant; le dessin de l'une d'elles représente une feuille d'acanthé d'une perfection admirable; la feuille est au plumetis d'un côté et au point de sable de l'autre, séparée au milieu par des jours d'une délicatesse indicible: c'est à encadrer. Les bonnets de jour sont brodés à l'avenant et garnis de riches dentelles; ils ont sur le sommet d'épaisses couronnes de tout petits rubans roses ou blancs, faites avec un ruban baby qui n'a pas plus de trois ou quatre lignes de largeur; les bonnets du matin n'ont pas de ruban autre qu'un petit nœud blanc fort simple sur le côté.

La toilette de baptême est d'un goût parfait: la pelisse est en velours épinglé blanc tout uni, doublée d'un taffetas sur lequel l'aiguille patiente a tracé des dessins admirables; la coiffure, en moire antique blanche piquée, est garnie de haute dentelle; elle porte une couronne brodée en relief en soie blanche. Ce qu'il y a peut-être de plus ravissant dans cette layette

princières, ce sont de petites bottines de moire rose brodées de soie blanche, de mignonnes bottines à mettre des pieds d'ange, et qui seront moins jolies sans doute que les petits pieds de cet enfant pour qui l'on prépare tant de merveilles; mais il faudrait voir toutes ces choses, toutes ces robes et tous ces langes, pour comprendre le goût et le temps qui y ont été dépensés; il faut admirer la délicatesse du travail et apprécier la grâce des arrangements; il faut avoir pu regarder, comme nous l'avons fait, ces parures précieuses aux yeux de toutes les femmes, puisque ce sont les parures de leur plus charmant et de leur plus cher ornement. — Voilà mes plus beaux joyaux, a dit Cornélie en montrant ses fils. Toutes les femmes sont Cornélie de ce côté-là; toutes portent au front la plus fière des couronnes: l'orgueil maternel, et tout ce qui le touche les intéresse. Madame Royer a un instinct de mère pour comprendre cet orgueil; son tact délicat lui inspire toujours ce qui sied le mieux à ces doux petits êtres, dont elle est la première camériste; elle sait les rendre aussi ravissants que possible; aussi toutes les mères élégantes l'ont-elles dès longtemps adoptée comme leur meilleure et leur plus habile mandataire.

L'automne semble devoir être fort doux, et il permet aux femmes déjà revenues à Paris d'y continuer quelques-unes des habitudes de la campagne; celles qui aiment l'équitation, et le nombre en est grand aujourd'hui, retrouvent dans les sinueuses allées du bois de Boulogne les aspects de la plus charmante nature; aussi dès qu'un rayon de soleil luit, voit-on les plus élégantes amazones sillonner toutes les routes du bois. La plupart de ces belles dames portent l'habit de cheval ample et gracieux que M. Lavigne vient de créer pour les promenades d'hiver; la jupe en drap est plus longue que jamais; le corsage, à basques courtes, a pour tout ornement des brandebourgs d'une passementerie très-serrée, rappelant en soie certains galons arabes d'un travail admirable. Le chapeau est en castor à forme basse, avec ou sans plumes, et toujours accompagné d'un voile anglais bleu, vert ou brun; un gros nœud de ruban noir à longs pans posé derrière la tête, et attaché près de la nuque, orne parfaitement cette coiffure et lui ôte ce qu'elle peut avoir de trop masculin; car il est une chose que les femmes ne doivent jamais oublier, et qui est un des préceptes de l'art de plaire, c'est d'avoir l'air féminin. On peut être charmante en portant un costume qui rappelle par sa forme celui des hommes, mais on cesse de l'être dès que l'apparence virile se substitue en quoi que ce soit à la grâce naturelle de la femme. C'est ce que M. Lavigne comprend à merveille, et jamais ses costumes ne rappellent complètement ceux des hommes; il habilie aujourd'hui les plus élégantes femmes de Paris, qui, après lui avoir demandé leurs habits de cheval, ont fini par lui commander tous leurs vêtements ajustés. Rien n'égale la distinction de coupe de ses robes, de ses casaques, faites en drap, en velours ou en quelque-une de ces étoffes de

fantaisie qu'il fait fabriquer exprès pour sa maison, et il faut reconnaître qu'à l'avantage d'une coupe irréprochable tous les vêtements confectionnés dans les ateliers de M. Lavigne ajoutent une qualité parfois trop dédaignée des couturières: une solidité à toute épreuve.

Les demoiselles Romain ont déjà fait paraître quelques-unes de leurs nouveautés d'hiver, elles ont même envoyé ces jours-ci à Vienne, où elles ont quelques clientes très-aristocratiques, un assortiment de chapeaux de velours plain et de velours épinglé du goût le plus distingué. Leurs chapeaux à résilles de couleur sur velours épinglé blanc font un effet très-nouveau et très-joli; leurs chapeaux ornés sur le côté de longs glands de soie, d'or ou de plumes, ont une originalité et une distinction qui se rencontrent rarement réunies. Parmi les plus riches et les plus gracieuses de leurs productions, il faut placer un certain chapeau de velours épinglé rose, sur lequel se jouent deux plumes nouées panachées blanc et rose et une barbe de blonde blanche d'une grande richesse; le dessous du chapeau a pour ornement une rose thé à moitié enfouie dans les enroulements d'une petite plume toute rose et toute frisée; c'est délicieux, jeune, frais, comme le visage que cela doit accompagner, celui de la jeune comtesse de Rod..., qui l'a choisi ainsi pour faire ses visites de noces, et en l'honneur de laquelle les demoiselles Romain ont dépensé les plus charmantes inspirations de leur goût si bien connu.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Première jupe en taffetas blanc couverte de bouillonnés de crêpe blanc et rose; seconde jupe de taffetas rose ornée tout autour de quilles de ruches de crêpe blanc et rose; corsage décolleté avec draperies bouillonnées de crêpe blanc et rose; manches à jockeys pareils. Bouquet d'églantine rose au creux du corsage et sur les épaules. Coiffure à touffes tournantes d'églantine rose. Bracelets d'or. Éventail d'ivoire sculpté. Souliers de satin blanc. Gants de chevreau blanc.

Seconde toilette. — Jupe couverte de cinq volants découpés à larges festons de taffetas bleu de Chine, alternant avec cinq volants de dentelle de Bruxelles; corsage décolleté, carré sur les épaules, avec une berthe carrée à deux volants: l'un bleu, l'autre de dentelle; manches courtes à volants alternés, terminées par deux bouillons de tulle. Ceinture formée d'un très-large ruban bleu et blanc. Coiffure de belles de jour avec feuillage de lierre. Bracelets ornés de topazes. Souliers de satin blanc. Gants de chevreau.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

FLEURS.

MM. A. Guersant et C^{ie}, 8, rue de Choiseul.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX
ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

CONFECTIONS.

Madame Bridault, 3, rue de la Bourse.

CACHEMIRE FRANÇAIS.

M. Biétry, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 44, boulevard des Capucines.

CORSETS.

Madame Vigouroux, 7, rue du Port-Mahon.

PORCELAINES ET CRISTAUX.

MM. Laboche et Pannier, maison de l'escalier de Cristal, Palais-Royal, 462 à 464.

JUPONS A RESSORTS EN ACIER, INOXYDABLES.

L. Huteau, 72, rue Montmartre.

ALAMONTADE.

(SUITE.)

Clémentine était digne de sa mère : elle était l'orgueil de la famille. Elle n'était qu'innocence et inaltérable sérénité. Personne ne pouvait l'approcher sans l'aimer. Jamais je ne l'avais vue, jamais je ne l'avais jugée aussi belle. Son sourire était enivrant, son regard allait à l'âme, tout son être avait quelque chose d'idéal. Elle était d'une amabilité si distinguée, qu'on ne remarquait qu'elle au milieu de ses amies. Et pourtant elle était la plus modeste, elle ne savait rien de ses propres avantages, et elle semblait charmée de les rencontrer chez les autres : on aurait dit qu'elle ne s'était jamais regardée elle-même dans un miroir.

Depuis que j'étais dans la maison, elle ne jouait plus de la harpe, et était plus réservée qu'elle ne l'était autrefois de loin ; elle venait aussi moins souvent me voir que les autres personnes de la maison, et parlait moins avec moi qu'avec tout autre : pourtant elle me témoignait la plus vive sollicitude, elle épiait mes moindres désirs et me souriait des yeux avec amitié.

A mesure que mon amour devenait une passion plus insurmontable, je voyais aussi plus clairement les mille obstacles qui m'interdisaient l'espoir d'être jamais heureux avec elle. J'étais pauvre, et n'avais rien que ma réputation et l'estime des honnêtes gens : que c'est

peu de chose dans le grand monde ! J'avais, il est vrai, acquis dans le procès Bertollon une si grande célébrité, que le nombre de mes clients grossissait tous les jours ; mais combien de temps me faudrait-il encore travailler avant d'obtenir une fortune qui me rapprochât de Clémentine !

Et chaque jour je voyais la belle jeune fille dans sa chambre, dans le jardin, seule ou en compagnie. Ah ! elle devait savoir combien je l'aimais. Mon silence et mes paroles, mes allées et mes venues étaient autant d'expressions qui trahissaient mes sentiments.

Mon agitation et mon trouble augmentaient de jour en jour. Il ne me restait qu'à m'éloigner d'elle pour éviter un malheur irréparable. Je me résolus brusquement à quitter la maison. Je louai un appartement et déclarai ma résolution à M. de Sonnes.

Il s'y opposa en vain ainsi que sa tante. Je résistai obstinément à leurs prières et à leurs instances. Clémentine seule ne vint point et ne me fit aucune prière ; mais il me sembla remarquer qu'elle était plus sérieuse et même attristée.

« Vous êtes bien cruel ! me dit un jour madame de Sonnes ; que vous avons-nous fait pour que vous vouliez nous punir aussi durement ? Vous emporterez avec vous toute la joie de la maison. Ne nous quittez pas, je vous en conjure. »

Toutes les raisons que je pus trouver pour justifier ma résolution de m'éloigner touchèrent peu madame de Sonnes. Je ne pouvais lui dire la raison unique et la plus importante. Elle ne vit dans mes refus que du caprice et de l'entêtement.

« C'est bien, dit-elle enfin, nous ne voulons pas contrarier votre volon^{té}. Nous ne pensions pas vous être si indifférents. Pourquoi n'est-il pas donné à tout le monde de ne jamais laisser l'amitié prendre trop profondément racine dans son cœur, pour pouvoir au besoin, quand l'heure est venue, l'en arracher sans douleur ? Clémentine sera bien malheureuse. Je tremble qu'elle ne tombe malade. »

Ces mots furent comme un coup de foudre. Je tremblai et pâlis : « Clémentine ! balbutiai-je, tomber malade ? »

— Venez avec moi dans ma chambre, » dit madame de Sonnes sans soupçonner ce qui se passait en moi.

Je la suivis. Elle ouvrit la porte en disant à sa fille : « Il ne veut pas. Parle-lui. » Resté seul avec Clémentine, je m'approchai d'elle.

O quelle image d'une belle douleur ! Jamais elle ne s'effacera de ma mémoire. Les horreurs du sort le plus misérable, que j'ai ensuite rencontré dans le monde, ne lui ont rien enlevé de son éclat et de son prestige. Elle était assise, charmante comme un enfant d'Éden avec sa simple toilette et son voile entre les plis duquel pendaient au-dessus de sa tête, comme un symbole de la mort et du repos auquel elle aspirait, quelques fleurs à moitié flétries.

Elle leva la tête quand j'entrai, et ses yeux me sou-

rirent affectueusement à travers leurs larmes. Je pris sa main, et me mis à genoux près d'elle en soupirant : « Clémentine ! »

Elle se taisait et ne souriait plus.

« Demandez-moi aussi de rester ; commandez-moi seulement, et je vous obéirai. J'en serai seulement plus malheureux. »

— Plus malheureux ? répéta-t-elle en me regardant. Êtes-vous donc malheureux chez nous ?

— Vous ne pouvez le savoir. Vous ne voulez que répandre autour de vous le bonheur. Mais, Clémentine, vous m'habituez trop tôt aux joies du ciel. Si tôt ou tard je devais tout perdre, ne plus vous voir, et ce temps peut venir, que deviendrais-je alors ? » Et en disant ces mots je portai sa main contre mon cœur, qui battait violemment.

« Ne vous séparez jamais de nous, répondit-elle, et nous ne serons jamais perdus l'un pour l'autre. »

— Plût à Dieu que je ne dusse jamais être séparé de vous que par la mort ! » m'écriai-je.

Elle soupira et leva les yeux au ciel en se penchant sur moi, et une larme brûlante tomba de sa joue sur ma main.

« Ne doutez pas de la durée de mon amitié, dit-elle. »

— Quel droit ai-je à votre amitié, Clémentine ? Votre cœur, hélas ! ne battra-t-il pas un jour pour un autre plus fortement que pour moi ? et alors, Clémentine, alors...

— Jamais, Alamontade ! » répondit-elle en se levant brusquement pour détourner son visage couvert d'une rougeur soudaine. Je me levai, transporté d'un ravissement indicible. Je l'attrai dans mes bras. Son sein était gonflé d'émotion, ses joues étaient brûlantes. Son regard me disait le mot que ses lèvres n'osaient prononcer.

Nos âmes, devenues sœurs, s'unirent dans une union éternelle. Un soupir nous tint lieu de serment. Le monde avait cessé d'exister pour nous. Nous échangeâmes nos deux vies dans un baiser.

Oh ! quelles douces sensations le divin Créateur nous a accordées en unissant notre esprit à la poussière !

Lorsque nous nous réveillâmes de notre saint enivrement, et que je pus balbutier le nom de Clémentine, et elle murmurer le mien, tout était transformé pour nous dans la nature. Ce n'était plus le monde d'autrefois. Tout était plus beau et plus brillant. L'humble chambre semblait un temple ; tout avait une âme, tout nous parlait, depuis les murs jusqu'au tapis. Le murmure du vent dans les arbres du jardin nous disait mille choses, et les jeux mêmes de l'ombre sous le feuillage avaient un langage doux et mystérieux.

« Je resterai ! m'écriai-je. »

— Et toujours ! » ajouta-t-elle.

XXVII.

Quelques heures après, je vis madame de Sonnes. J'éprouvais de la crainte et de l'embarras ; mais elle

m'aborda en riant : « Qu'avez-vous fait de Clémentine ? me dit-elle. Elle est inspirée, elle parle en vers ; elle ne marche plus, elle semble avoir des ailes ! Eh bien, Alamontade, pourquoi rougissez-vous ? je vous suis reconnaissante ; mais que dois-je penser ? »

En disant cela, elle me prit dans ses bras et m'embrassa.

« Vous êtes un honnête homme, poursuivit-elle : je savais bien les motifs secrets qui vous engageaient à nous quitter. »

J'étais trop troublé pour pouvoir répondre une syllabe.

« N'eût-il pas été étrange que je n'eusse rien deviné ? Vous serez toujours le plus fin, Alamontade ; mais cette fois vous ne l'avez pas été. Croyez-vous que je ne remarquais pas que vous aimiez Clémentine ? Pourquoi vouliez-vous en faire un secret, et à moi, sa mère ? »

— Madame, balbutiai-je de plus en plus troublé.

— Vous voudriez le nier, je pense, si vous le pouviez ! dit-elle d'un ton de plaisanterie. J'étais auprès de vous lorsque, dans la plénitude de votre bonheur, vous ne pouviez plus rien voir, pas même ma présence, et je sentis bien alors que, pour vous fiancer l'un à l'autre, je n'étais pas très-indispensable. Ma fille ne vit plus que pour vous. Rendez-la heureuse ; j'y donne mon consentement. »

Quelle femme ! Je tombai à ses pieds et couvris sa main de baisers, sans pouvoir prononcer une parole.

« Que faites-vous ? s'écria-t-elle. Un fils ne se met pas à genoux devant sa mère. »

— Madame, vous me rendez plus que l'espérance.

— Je ne donne rien, répartit-elle, non, mon cher ; c'est vous qui nous donnez la paix et la joie. Je suis mère, il est vrai ; mais je n'ai aucun droit sur le cœur de ma fille. Clémentine vous connaît depuis plus longtemps que moi. Elle a refusé, à cause de vous, plusieurs partis. Elle vous attendait. Mon devoir est d'assurer le bonheur de Clémentine. Maintenant que j'ai appris à vous connaître, je bénis son choix.

— C'est trop ! m'écriai-je. J'avais, je l'avoue, le projet, un jour, quand j'aurais acquis de la fortune... Je suis pauvre, madame.

— Qu'importe la fortune ? répondit la noble femme. Vous avez une position honorable, et Clémentine, outre ce qu'elle a déjà, est mon héritière. Vous n'aurez point à souffrir de la misère, et, quand un accident vous ferait tout perdre, vous ne seriez que moins à votre aise. Avec vos talents, votre activité et votre probité, vous n'éprouverez jamais la gêne. »

Je présentai en vain différentes objections. Madame de Sonnes avait trop d'élévation dans l'esprit pour y attacher de l'importance.

« Non, monsieur, me dit-elle ; je sais trop bien que vous avez aimé Clémentine sans penser à sa fortune ; et l'enfant a véritablement assez de qualités pour être aimée pour elle-même. Votre délicatesse, mon cher, est hors de doute. C'est le cœur de Clémentine que vous recherchez et que vous vouliez obtenir. Vous

n'avez pas à rougir parce qu'il vous apporte de la fortune. Le cœur que vous possédez a plus de prix que ce misérable argent que vous trouvez de *trop*, et qui vous fait reculer. Ma fille ne pourrait pas être plus heureuse en épousant un million, auquel serait joint un cœur qu'elle n'aimerait point. Ce qui seul peut faire son bonheur, c'est l'esprit et le cœur de l'homme qu'elle aime.

— Et qui... dit Clémentine en arrivant avec une innocence charmante prendre ma main, et en regardant tendrement les yeux de sa mère.

— Tu as bien choisi, dit madame de Sonnes en nous embrassant tous deux. Tu songes toujours plus au bonheur de ta mère qu'au tien propre. »

XXVIII.

Clémentine m'était fiancée. Toute la famille était pour moi. J'étais dans l'hôtel de Sonnes comme le fils de la maison. Je jouissais de l'estime publique. J'avais atteint mon but principal, et j'aurais eu de la peine à compter toutes mes joies.

Il vint de Londres des lettres adressées au maréchal de Montreval comme au gouverneur de la province pour être remises à mon défunt père, et où il était question d'un héritage considérable qu'avait dû lui laisser un frère mort dans les Indes occidentales. Quelques jours après, je me rendis chez le maréchal sur son ordre. Il me montra seulement la lettre du banquier de Londres et la copie du testament, sans pouvoir me donner d'autres détails. Les capitaux avaient déjà été expédiés par des lettres sur la banque de France au gouvernement de Languedoc, et j'étais le seul héritier. Je me trouvais ainsi propriétaire de quatre mille livres sterling de rente.

Je savais bien qu'un de mes oncles était parti dans sa jeunesse pour l'Amérique, sans donner jamais depuis de ses nouvelles, mais j'avais peine à croire qu'il eût réuni une fortune si considérable. L'obscurité même dans laquelle les nouvelles de Londres laissaient plusieurs points importants me mettait en défiance contre cette fortune soudaine et cet héritage prétendu. J'écrivis au banquier de Londres ainsi qu'au gouverneur de la province d'Amérique où mon oncle était mort, mais sans rien apprendre de plus que ce que je savais. Aussi ne pouvais-je m'empêcher de penser que madame Bertollon avait plus de part que mon oncle à cet héritage.

Le maréchal de Montreval semblait presque se fâcher de mes scrupules. « Jouissez d'une fortune qui est incontestablement à vous, et faites dire une douzaine de messes pour la mémoire de votre oncle; et, pour ne pas jouir de votre fortune dans l'oisiveté, venez près de moi et prenez la première place dans la chancellerie de la province. J'ajoute une condition : c'est que vous ne demeurerez pas ailleurs que chez moi. Je veux vous voir tous les jours. J'ai beaucoup d'affaires, et vos conseils me sont indispensables. »

Je remerciai le maréchal de l'honneur et de la grâce qu'il daignait me faire. Je demandai seulement à réfléchir avant d'accepter une place que je n'étais pas préparé à remplir. Le maréchal me combla de politesses et enfin me quitta avec les plus aimables menaces, si je ne me décidais pas bientôt à me rendre à ses desirs.

Mon bon vieil oncle M. Étienne était hors de lui de joie en apprenant de moi l'offre du maréchal.

« Lorsque je te vis pour la première fois, Colas, me dit-il, avec ta blouse et tes sabots, et que mon cœur était touché de ta pauvreté, il me sembla entendre une voix qui me criait de me charger de toi, parce que tu devais devenir l'ange protecteur des fidèles persécutés. Vois, Colas, le Seigneur a accompli pour toi de grandes choses. Te voilà encore dans mon pauvre moulin, et tu es aujourd'hui un homme riche, instruit et considéré. N'hésite pas plus longtemps à accepter l'offre de M. le maréchal. Ce n'est pas sa volonté, non, c'est celle de Dieu. Ce n'est pas lui qui t'appelle, c'est le ciel, qui fait reposer sur toi la consolation des disciples de l'Évangile. »

Mon oncle et son excellente famille, où il ne manquait qu'une fille, qui était mariée, et tous ses amis, presque tous protestants secrets, ne cessèrent point de me faire les représentations les plus pressantes jusqu'à ce que j'eusse promis d'accepter la place. Il me restait cependant encore à consulter Clémentine et sa mère.

Mais l'une et l'autre, dès que je leur eus fait connaître l'offre du maréchal, furent d'avis aussitôt que je ne devais pas laisser échapper l'occasion d'acquiescer une plus haute position.

« Nous vous accompagnerons à Nîmes! dit Clémentine. Vous rappelez-vous encore l'amphithéâtre et la maison Albertas? Mais demeurer chez le maréchal? non. Demandez-lui en grâce de ne pas l'exiger. »

Tout se fit comme elle le voulait. Nous partîmes ensemble pour Nîmes. Je pris possession de ma charge, et je me reposais des affaires dans la société de Clémentine.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

VARIÉTÉS.

M. Jules Janin a quitté Paris, il est allé s'installer dans le charmant chalet qu'il a fait construire à Passy, à deux pas du bois de Boulogne, sous des ombrages assez beaux pour appeler la description poétique; aussi la leur a-t-il accordée, et écrivait-il il y a quelque temps à un de ses amis d'Angers la lettre, — nous allions

dire l'épître, — que l'on va lire, et qui est assurément une des bonnes fortunes rencontrées par notre journal.

L. D'A.

LA TABLE RONDE.

Pour M. Ad. Lachèse, imprimeur à Angers.

Grâce à vous, mon cher ami, la table : « entrete-neuse de l'amitié » (ceci est un mot de Montaigne), la table angevine est arrivée à bon port ! Vous l'avez prise, on le voit bien, dans le bloc choisi que le bon Dieu a mis en réserve, au fond de vos laborieux abîmes, pour couvrir les toits modestes, pour indiquer les seuils honorés. En vain, le dernier déluge, et la pluie, et le torrent déchaîné, menaçaient votre ardoise éclatante ; elle a reparu à la douce lumière du jour, victorieuse du fleuve insensé, et maintenant la voilà, par vous et pour moi, taillée en table arrondie et sonore, qui devient la joie et l'ornement de mon petit jardin.

O ma table ! O mon dieu domestique ! Autel sacré où je déposerai mes plus beaux livres : Virgile, Horace, et Tacite le vengeur, et Lamartine, un héros, et vous aussi, mon poète et mon ami (*dulce decus meum !*) Victor Hugo ! « La cigale est chère à la cigale, la fourmi » à la fourmi, et l'épervier aux éperviers ; mais à moi » la muse et le chant ! Que ma maison tout entière en » soit pleine ! Car ni le sommeil ni le printemps dans » son apparition soudaine n'est aussi doux, les fleurs » mêmes ne sont pas si plaisantes aux abeilles, qu'à » moi les muses et leurs chansons. »

Ma table occupe un angle aigu, que dis-je ? un angle enchanté, tout rempli de chansons et de feuillage. Un rossignol, caché dans l'arbre voisin, chante à ses amours les douces cantilènes du mois de mai ; le merle enjoué siffle, en sautillant, les hymnes du matin. C'est une fête en ce coin charmant, une fête qui ne s'arrête pas. *Angulus ridet !* Un lierre (il est planté, ce lierre, par M. Lemichez lui-même, qui est un des grands jardiniers de ce bas monde) étend déjà, sous les pieds rêveurs, son tapis de sombre verdure ; un amandier, déjà consolé de son exil, commence à semer ses grappes odorantes, sur ces gazons, veloutés par le printemps.

Elle est bien là, ma table, à cette ombre, et dans ce poétique silence où le rêve a posé sa tente aérienne. Elle a, pour sa perspective, un bouquet de vieux arbres, un chêne, un charme, un orme centenaire. Arbres sacrés ! Ils ont vu se promener, sous leurs ombra-ges, la reine de France, Marie-Antoinette, et ce beau petit Dauphin, le martyr, et madame Élisabeth, une reine de France par la grâce, par la beauté, par la piété, par le malheur.

Assis à ma table, ami, vous pourrez voir ma ca-bane, et la contempler tout à votre aise. Elle est sem-blable à un rêve de printemps. Vous avez vu, entre les mains de votre fille bien-aimée, ces jouets d'enfant, venus de Suisse ; une humble maison, brodée à jour,

s'élève, souriante, entre deux balcons dont les fines balustrades sont découpées en losanges, par les fées de la montagne. Eh bien, ces jouets tout brodés vous représentent le chef-d'œuvre que M. Seiler a posé, d'une main légère, au beau milieu de mon jardin. M. Seiler est le bâtisseur de ces Élysées en bois sculpté, qu'il emprunte aux plus beaux sites de sa patrie. Il est venu, chez nous, pour enseigner aux pauvres gens, et même aux écrivains fidèles, qu'avec un peu de bonne volonté, il n'est pas impossible, absolument, de pos-séder, quelque part, un toit modeste, où l'échappé du naufrage littéraire se dise enfin : « Dieu soit loué, je suis chez moi ! » La maison Seiler se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; une mansarde, où se logerait volontiers le fils de la maison, couronne l'édifice. Un joyeux toit de briques abrite et complète ce logis, frais en été, tiède en hiver, et tout imprégné des douces senteurs du sapin des Alpes. Voilà ma mai-son, voilà ce que vous verrez, mon digne ami, mon bon chevalier de la table ronde ! En même temps, mes douze rosiers vont fleurir ; ma violette se montre ; ô la coquette ! Un brin d'ellébore, que j'ai planté, par une sage précaution, grandit, et me voilà rassuré contre ma propre joie ! O surprise, ô bonheur ! mon aubépine est en fleur. « L'heureuse saison (et moi je dis : l'heu-reuse maison), où tout fleurit, jusqu'aux épines ! » Ainsi commence une histoire charmante : l'histoire de Daphnis et Chloé.

Si le logis est modeste, en revanche on peut affirmer que le parc, les jardins, le labyrinthe et le verger sont des merveilles. M. Seiler a fabriqué la maison, c'est vrai, mais un architecte ingénieux, M. Godde (il est le digne fils de l'architecte de la ville), a présidé à toutes les magnificences intimes, à toute la décoration exté-rieure. Il a disposé les plafonds, indiqué les sculptures, décoré le vaste escalier, dessiné la galerie, et posé les statues. Vous riez !... Ne riez pas ! Et quand vous ver-rez la bibliothèque en chêne sculpté, pleine de vieux livres, au panneau n° 4 ; pleine de livres nouveaux, au panneau n° 2 ; ici la collection in-4° des Latins, impri-mée à Birmingham par Jean Baskerville, et là, mon exemplaire des *Chansons de Béranger* en quatre tomes (au premier de ces tomes, Béranger lui-même écrivait, dans une page admirable et si touchante, mes titres de noblesse), et, non loin des *Chansons de Béranger*, mon exemplaire illustré des *Contemplations*, tout rempli des images, des beautés, des lettres, des rêves du poète absent, vous serez sérieux, je vous le jure ! Et vous ne rirez pas, quand vous verrez ma cheminée, une espèce d'autel domestique, ornement précieux de ces frères murailles. C'est le présent d'un ami ! La cheminée et la bibliothèque auront, pour leur digne abri, une toile immense, où déjà, dessinés par un maître, et peints avec beaucoup de grâce et de goût, se montrent, effrontés, mais chastes, nus et joyeux, toutes sortes de petits génies, tels qu'en peut comporter le cabinet d'un écrivain de toutes petites choses futiles. « Dieu



766

Camille Lecoq

Prevost

Maison fondée en 1818

LES MODES PARISIENNES.

*Coiffures de bal de la M^{me} Delisle, fleurs de M^{lle} Pivax, Corsets de M^{me} Bosselin,
Gants et trousse de M^{me} Laboullée*

mesure le vent à la brebis tondue. » Il a bien fallu mesurer au petit art que j'exerce, les grâces de l'allégorie, et les dieux joufflus du bel esprit qui dure un jour. On voit, au Louvre, l'apothéose d'Homère... Ingres ne fera jamais, que je sache, l'apothéose du feuilleton.

Dans ce pêle-mêle étrange et charmant, gouverné par une belle et honnête femme, l'honneur de ce logis, venez; nous tâcherons de vous rendre un peu l'hospitalité que m'accorda votre excellent père, lorsqu'il me dit en m'ouvrant sa belle maison : — Ici, vous êtes chez vous! Et comme il fut content, ce beau et courageux vieillard, et comme il fut surpris agréablement quand je l'invitai à dîner, dans sa propre maison, à déjeuner à sa propre table, à boire avec nous (John Lemoine en était, Menière aussi) ce joli petit vin d'Anjou dont il nous disait : « Prenez garde, il est violent. » — Venez donc! Si vous ne trouvez pas, chez moi, le joyeux petit vin qui petille en babillant, vous trouverez... ma pièce d'eau, mon lac, mon Neptune et mon Dragon! Pour vous faire honneur, les eaux de mon enclos joueront leur symphonie pastorale. Il ne faut pas rire de mon Neptune; l'eau est claire, et l'eau danse, et l'eau chante. Le moindre vent la ride; à sa surface le plus léger zéphyr est une tempête; elle est l'océan de six beaux petits requins rouges et dorés. L'un d'eux, même, est argenté, et me paraît bien plus espiègle et futé que tous les autres. *O fons Bandusia!* Allez, s'il vous plaît, et toujours en vous promenant, jusqu'au réservoir! Vous verrez, à droite, un mélèze odorant; vous trouverez, à votre gauche, une forêt de pins, tels qu'on n'en voit guère que dans l'ode amoureuse, où les pins et les framboisiers aiment à marier leur ombrage fraternel! Il y a tant d'arbres dans mon enclos de onze cents mètres, que je n'en sais pas le nombre, et celui-là m'embarrasserait beaucoup qui me demanderait le nom de ces jeunes écorces où rien n'est gravé, pas même le doux nom d'Amaryllis.

C'est l'usage du chalet suisse, et le constructeur, M. Seiler, qui est un des représentants de son canton, a voulu, absolument, que j'obéisse à l'usage : il faut des inscriptions au chalet suisse. L'inscription est un titre de noblesse au fronton de ces frères cabanes! Elle sert à distinguer celle-ci de celle-là; un mot de l'Évangile, une promesse de l'apôtre, une espérance, un bon conseil, puisé dans le saint livre, ajoutent une grâce, une force, un charme, à l'ornement de ces façades pittoresques.

L'inscription, disait M. Seiler, est un présage. Or, très-volontiers, je crois aux présages! Je crois au hibou qui me trouble, à l'étoile qui m'éclaire. Si je rencontre un de ces malheureux qui font de la biographie un coupe-gorge, et de l'insulte un gagne-pain... bonsoir à la compagnie! Aussitôt je rentre en mon logis, et je me cache, tant j'ai peur que l'ombre même de ce bandit ne m'ait communiqué une souillure! Au contraire, si par bonheur, je rencontre un grand écrivain, un

brave homme, une belle personne, un sourire, un beau jour, l'inscription bienveillante qui se lit dans tout honnête regard, vive Dieu! me voilà content, gai et dispos. Faites, grand Dieu, que je rencontre en mes sentiers M. Villemain lui-même, et me voilà sûr de ne pas faire une seule faute de français jusqu'à la fin du jour!

Donc, puisque c'était l'usage, et puisque ainsi l'exigeait maître Seiler, moi aussi j'ai trouvé des inscriptions pour ma jolie et poétique et rustique demeure. Ainsi, à la façade extérieure, au nord, du côté de la bise, et quand viendra l'hiver, jetant ses frimas sur mon petit domaine, que l'hiver fera tout semblable à la bavette de mademoiselle votre petite-fille (ô grand-père!) j'ai inscrit, d'une main tremblante, à l'avance, un distique, emprunté à quelqu'un de nos vieux poètes, amis des douces joies, des paisibles contentements, et de la paix domestique :

ET QUE DIEU NOUS PRÉSERVE EN CE BAS MONDE, ICTY.
DE FROID, D'UN IMPORTUN, DE FAIM ET DE SOUCY!

— Quoi, dites-vous encore, y songez-vous?... de *faim!*... de *froid!* Les dures paroles! le triste présage! — Et pourquoi donc, mon ami, aurais-je peur des ennemis naturels du poète? — La *faim!* le *froid!* l'abandon! la nécessité! c'est l'histoire universelle! Il y en a tant, et qui valent mieux que moi, parmi les honnêtes écrivains de ce siècle, qui sont morts de froid, qui sont morts d'isolement, qui sont morts... désespérés, qu'il n'est pas inutile, au milieu de tant de magnificence, de se rappeler ces glorieuses misères. Elles sont un conseil; elles sont un encouragement à bien faire. On meurt de faim, on meurt de froid; mais on vit honoré, et quand la mort arrive, on meurt honorable. Il y a des gens pour saluer votre cercueil.

Ne dites donc pas que mon distique (il est du vieux poète Regnier) soit un distique de mauvais présage. Il n'y a pas de plus malheureuse inscription (sur la maison, sur le tombeau) que l'inscription facile à démentir! Il n'y a pas de faste plus misérable que celui dont on ne saurait se passer. Tant pis pour moi, tant pis, si ma maison est trop belle pour son maître, ou trop grande pour ma fortune; elle aura bien vite trouvé son châtiement :

Quidquid excessit modum,
Pendet instabili loco!

Tant pis pour moi, si quelqu'une de ces solives brillantes pouvait m'accuser d'une action mauvaise ou d'une mauvaise pensée; et si mon toit rougissait de l'abri qu'il me prête, soudain je le vois qui chancelle et qui m'écrase. Ainsi, nous laisserons, s'il vous plaît, ces deux mots salutaires : *le froid!* *la faim!* La chose est écrite; elle aurait, s'il le fallait, ce grand avantage de rappeler le maître orgueilleux de cette maison superbe à la modestie, au recueillement, à la nécessité du travail, s'il veut consacrer encore une dizaine d'années ses efforts suprêmes à protéger sa fortune pré-

sente, à protéger sa renommée à venir. Une maison à lui! Il est mort propriétaire, horticulteur et bâtisseur! Jules Janin *œdificavit!*

« J'ai bâti Tarse, Anchiale et Ninive en un jour. »

Cependant tel était mon orgueil, à l'aspect de ce Louvre en bois de sapin, que j'ai bientôt senti la nécessité d'en rabattre, et d'expliquer ma cabane aux générations, comment et pourquoi je n'avais pas employé des matériaux plus précieux. Certes, si je n'avais écouté que mon intime vanité, j'aurais trouvé toutes sortes d'explications à cette modestie un peu forcée. Au besoin même je pourrais invoquer l'exemple de l'abeille des *Géorgiques* : *Sub corticibus cavatis*.

Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'avaient dans leurs contours qu'une étroite ouverture;
L'abeille craint le chaud autant que la froidure.

Mais j'aurais beau faire et beau dire, une ruche est une ruche, et la vanité ne fera pas de mon chaume un Panthéon, de ma cabane un palais. La vanité n'en fera pas même une maison, et plus je voudrais l'excuser, la défendre et la commenter, plus je m'exposerais à l'ironie... — Il nous la donne belle, avec sa mesure! Un château de cartes! Un Capitole en sapin! Du bois! Des planches, des solives! Ah! Je le vois d'ici, son logis de bric-à-brac : un plancher qui craque, une muraille qui gémit, un escalier qui se plaint en son patois, un patois d'Interlaken ou de Glariz! Est-ce possible? Oh! la bonne aventure! Il est logé dans une niche, et c'est bien fait! Et les bons plaisants de rire et de folâtrer. Sans compter, *mon cher*, que sa maison peut brûler, plus vite encore que la maison d'Ucalegon, le Troyen : *Proximus ardet Ucalegon!* Et s'il brûle (il me semble que je les entends d'ici), quel feu de joie, et comme il va pétiller, Dieu merci, pour la dernière fois!

Hæc finis Priami fatorum : hic exitus illum
Sorte tulit.....

Mon Dieu, je comprends leur joie, et ça ferait véritablement un joli bûcher. Muses clémentes, éloignez de nous ce présage! Aussi bien, pour désarmer l'envie et les dieux irrités, « Sois content! Je conviens avec toi, Callistrate, que je suis pauvre, et que j'ai toujours été un pauvre diable, ô Callistrate! » Je conviens aussi que la pierre de taille, et même le moellon salpêtré étaient des matériaux trop rares et trop précieux pour l'usage d'un humble écrivain, qui, depuis trente ans qu'il est à son œuvre, a tout au plus sauvé le patrimoine paternel. C'est pourquoi j'ai fait écrire, au fronton oriental de mon Capitole, un vers de l'Art poétique d'Horace, où il est dit, tout à la fois : « Écrivains qui voulez faire un livre, ayez grand soin de choisir un sujet qui soit convenable à votre génie! » —

« Écrivains qui bâtissez, prenez garde à choisir des matériaux convenables à votre fortune. »

SUMITE MATERIAM VESTRIS (QUI SCRIBITIS) ÆQUAM
VIRIBUS.....

N'est-ce pas que c'est joli et bien trouvé? Le double sens ôtant à mon inscription latine le caractère de pédantisme et de *patavinité* qu'on me reproche à bon droit, et dont je ne saurais me corriger.

Il y avait encore une objection à l'institution de mon *Prædium rusticum* : Il était, disait-on, si petit! — Si petit! Y pensez-vous? Si petit : quinze cents mètres (voilà que la distance agrandit mon parc, comme elle agrandit toute chose)! — Eh! disent-ils encore, eh! que va-t-il faire au milieu de ces quinze cents mètres? — Il va faire, ami, ce qu'il a fait toute sa vie, écrire, étudier, et raconter de son mieux les œuvres folles, et parfois les œuvres sérieuses dont la semaine est remplie. Il va montrer ce que peut devenir un homme heureux de tout, content de peu, dans un si petit espace, et dans cette humble maison! « Le sage tient peu de place, et il en change peu. » Qui a dit cela? Je crois que c'est Cicéron lui-même. Il disait aussi, dans son merveilleux traité des *Devoirs* : *Ce n'est pas la maison qui doit honorer le maître, et c'est au maître à honorer la maison!*

Vous rappelez-vous ce villageois laborieux, sage et prudent qui avait fini par acheter une petite métairie? Il était si fier et si content de son petit bien, qu'un sien parent étant mort, et lui ayant laissé un vaste domaine : — « Ah! dit-il, je vais ajouter ce domaine à mon pré! » Brave et digne homme! Il aimait son pré en raison de la peine qu'il avait eue à l'acquérir.

Ce petit bien où tout jase, où tout sourit, c'est mon seul bien au soleil. Cette maison, qui ne peut faire envie à personne, est mon vœu accompli, tout mon vœu. Le jardin dans la ville, un Paris dans les champs, savez-vous un plus difficile, un plus doux problème? Ci la solitude et les bruits du monde! Ci l'arbre, et là-bas le théâtre! Ci l'étude et le travail, et tout au bout de l'avenue où s'étend mon domaine, l'activité, l'ardente ambition, le mouvement des belles-lettres en proie aux disputes! Je suis au port, et j'entends l'Océan qui gronde! Au sommet du rocher, je puis tendre la main au malheureux qui se noie en la pleine mer! Il y en a qui me disent : — Mais vous êtes dans la ville, et Passy n'est pas la campagne, autant valait rester dans vos philosophiques mansardes... A ces dédaigneux de notre humble *Tusculum*, nous répondrons que nous connaissons un brave homme appelé Biet, qui s'est fait condamner par la Cour royale, par la Cour, entendez-vous, pour avoir chassé aux oiseaux justement dans la rue que j'habite. Et si jamais cause célèbre, arrêt mémorable, ont été inscrits sur les registres d'un hôtel de ville, à coup sûr c'est l'arrêt qui démontre à quel point la ville de Passy, chère aux Delessert, ses bienfaiteurs, chère à Béranger, au savant et glorieux Orfila, l'asile

et le repos de ce digne Alexis Monteil, un des pères de l'histoire de France, est une douce et paisible solitude. Eh bien, le voici, cet arrêt, qui fera la joie et l'orgueil de notre heureux maire, M. Possoz :

« Considérant qu'il résulte de l'instruction et des débats, que le 17 août dernier (1846), Biet a été trouvé chassant aux oiseaux, dans une des rues écartées de Passy, avec un filet de 92 centimètres de hauteur et 2 mètres 60 centimètres de largeur, et avec un oiseau captif servant d'appelant ;

» Qu'en outre, à ladite époque, la chasse n'était pas encore ouverte dans le département de la Seine, et que Biet n'avait point obtenu de permis de chasse ;

» Que Biet s'est ainsi rendu coupable des délits prévus et punis par les art. 4^{er}, 9, 12 et 17 de la loi du 3 mai 1844 ;

» La Cour infirme et condamne Biet à 50 fr. d'amende ; le condamne à représenter le filet à l'aide duquel il chassait, sinon à payer 50 fr. d'amende pour en tenir lieu, et le condamne à tous les frais de première instance et d'appel. »

Niez donc, incrédules, que nous soyons en pleine campagne à Passy ! Quant à moi, je me trouverais un homme ingrat, si je n'étais pas content du peu que je possède aux environs de cette auguste maison de Neuilly, la fortune de notre roi, le regret de notre reine, le berceau de tant de jeunesse et de malheur, de poésie et de courage. Glorieux Neuilly, dévasté, ravagé, incendié, dont les jardins, les pelouses, les murailles se sont vendus en parcelles, aux enrichis de la ville ! Mon domaine, il est plus vaste, à lui seul, que tout le domaine du Raincy, dont chaque mètre est coté un peu moins cher qu'un lacet de coton ! A vingt sous le mètre tout le Raincy !

Aussi ai-je fait écrire au couchant de ma maison, vis-à-vis l'acacia, ce conseil et cette consolation de l'Art poétique de Despréaux :

QUI NE SUT SE BORNER, NE SUT JAMAIS ÉCRIRE !

Et voilà tout ce que vous verrez, mon cher ami, quand vous viendrez vous asseoir à ma table angevine ! Aussi est-elle gaie et contente, et déjà prévoyante des douces causeries, des paroles amicales, des faciles propos, des paradoxes ingénieux, et que dis-je ? aussi de ce jeu glorieux, retentissant, vulgaire et viril, que je ne veux pas nommer dans cette page éloquente, qui produit sous des mains habiles, loyales et laborieuses, une harmonie agréable à la muse, un jeu plein de vie et de grâces accortes. Apollon lui-même a joué, bien souvent, à ce jeu charmant, sur les bords de la docte fontaine, et sur l'ardoise éclatante de l'Helicon !

JULES JANIN.



PETIT COURRIER.

*** Dans le foyer d'un théâtre, on racontait une aventure assez amusante arrivée il y a deux jours. La banlieue de Paris possède de nombreux théâtres. Parmi ces théâtres, le plus distingué est celui de la commune de ***. A ce théâtre est attachée une cantatrice qui ne paraît pas être précisément une Malibran ni une Frezzolini. Un critique attaché à un journal de théâtre s'est permis de le dire.

Le lendemain du jour où le critique avait publié son article sur la cantatrice en question, on frappe à sa porte.

— Entrez ! crie le critique.

Un monsieur entre, d'un air hautain, s'approche de la table de l'écrivain, et lui dit :

— Monsieur, je suis M. Trois-Étoiles de l'Opéra. Vous avez publié un article malveillant sur mademoiselle X.... Mademoiselle X... est ma maîtresse, et je ne souffre pas qu'on dise du mal de son talent.

— Monsieur, dit le journaliste, si vous êtes M. Trois-Étoiles de l'Opéra et que mademoiselle X... soit votre maîtresse, vous devriez lui apprendre à chanter. Comme vous ne l'avez pas fait, j'ai été forcé de dire la vérité, c'est-à-dire que mademoiselle X... ne sait pas chanter.

— Monsieur, vous me rendrez raison de votre article.

— Monsieur, vous m'ennuyez, et je vous prie de sortir de chez moi.

Mais M. Trois-Étoiles n'était pas venu pour si peu. Il devint insolent, puis il passa aux voies de fait. Le critique et lui ont tous deux le poignet solide, si bien qu'ils se mirent réciproquement en fort piteux état. Trois-Étoiles, bourré de coups de poing, s'en alla en crachant le sang ; quant au critique, il portait sur le visage la trace des ongles de son adversaire.

Le lendemain, le critique écloppé, en robe de chambre et en pantoufles, était assis à sa table de travail. On frappe à sa porte.

— Entrez ! dit-il d'une voix dolente.

Entre un petit jeune homme blond, d'excellentes manières et très-décoré.

— Monsieur, dit le nouveau venu, je suis M. le baron de Quatre-Étoiles fils. Vous avez publié un article malveillant sur mademoiselle X..., mademoiselle X... est ma maîtresse ; je ne souffre pas qu'on dise du mal de son talent.

— Monsieur, répondit le critique, si vous étiez musicien et si vous aviez appris à chanter à mademoiselle X..., je ne serais probablement pas forcé de dire qu'elle ne sait pas chanter.

— Monsieur, vous me rendrez raison de votre article.

— Monsieur, voyez-vous la tache bleue que j'ai sur l'œil gauche ?

- Oui, monsieur.
- Voyez-vous cette égratignure sur ma joue droite?
- Oui, monsieur.
- Voulez-vous que je vous montre d'autres ecchymoses? ajoute le critique avec le geste du marquis de Mascarille, montrant ses blessures à Cathos et à Madalon.
- C'est inutile, monsieur. Où voulez-vous en venir?
- Eh bien, monsieur, ces égratignures et ces ecchymoses sont le résultat d'une explication un peu vive que j'ai eue avec M. Trois-Étoiles, de l'Opéra, à cause de cet article sur mademoiselle X..., sa maîtresse.
- Ma maîtresse...
- Sa maîtresse!
- En êtes-vous bien sûr?
- Parbleu, belle question! Voulez-vous que je vous montre?...
- Et c'est M. Trois-Étoiles?...
- De l'Opéra, dit le critique. Et, à votre place, c'est à lui que j'irais demander raison.
- Je n'y manquerai certes pas. Adieu, monsieur, dit le jeune baron en serrant la main du critique... Je vous livre mon infidèle.
- On parle d'un duel entre Trois et Quatre-Étoiles. — Mais se bat-on pour si peu?

* M. Michelet vient de publier un nouveau volume, un nouveau poème, le pendant de l'*Oiseau* : l'*Insecte*.

Un jour, en parlant de Jean-Jacques Rousseau, David Hume dit avec beaucoup de finesse et de sagacité :

« Il a très-peu lu, et maintenant il a tout à fait renoncé à la lecture. Il a très-peu vu et n'a aucune sorte de curiosité pour voir et pour observer. A proprement parler, il a réfléchi et étudié fort peu. Il n'a, en vérité, qu'un fonds peu étendu de connaissances. Il a seulement beaucoup *senti* durant toute sa vie; et à cet égard la sensibilité est montée à un degré d'intelligence qui passe tout ce que j'ai vu. »

Le livre de M. Michelet me fait penser à ces paroles. Je ne veux pas dire que M. Michelet n'ait pas beaucoup lu, n'ait pas beaucoup vu, n'ait pas beaucoup réfléchi, mais il sait vous faire oublier ses lectures, ses observations et ses réflexions. Il a beaucoup senti, voilà l'essentiel; c'est la seule chose dont vous aimiez à vous apercevoir, et, en le lisant, vous vous prenez à aimer cette exquise sensibilité montée au degré de l'intelligence. C'est là le rare dans les arts et dans les lettres, car il semble toujours que plus on sait moins on sent.

M. Michelet a cette rare faculté de savoir beaucoup et de sentir vivement.

Quand on lit ce livre charmant on admire tout ce qu'il y a de finesse, de patience spirituelle, de curiosité sympathique, de pénétration à étudier, à observer et à créer en même temps. Ce sont, à chaque page, d'exquises bonnes fortunes de sentiment, d'idée et de langage.

M. Michelet excelle à deviner ce qui se cache, parce qu'il observe avec le cœur. Il ressuscite, pour mieux les expliquer, des mondes évanouis, des races disparues de la terre; il refait, sur la marge de l'histoire d'un insecte, les époques antérieures du monde, qu'il retrouve tout entières dans un débris informe. Il s'initie à la vie familière de ces petits peuples innombrables, l'*infini vivant*; il explique leurs passions, leurs amours, leurs travaux, leurs entreprises. Il nous les fait aimer; il nous les fait comprendre bien mieux qu'un entomologiste, qui ne sait que les classer d'après leur conformation; il montre leur but, leur utilité; il fait voir pourquoi la nature les a créés.

Ce n'est pas tout encore. Sans aller jusqu'à faire de l'analogie passionnelle, sans chercher des rapprochements que l'on n'obtient le plus souvent qu'aux dépens de la vérité, M. Michelet sait admirablement faire ressortir ce qu'il y a d'*humain*, pardonnez-moi cette expression, dans le caractère de ces petits êtres merveilleux. La vie des insectes est remplie de drames, de comédies, de scènes, de péripéties imprévues; ce sont des coups de théâtre, des caractères pleins d'accent et de vigueur, des traits de bon sens, d'esprit : tout cela observé avec cette sagacité sympathique que donne le cœur.

Dans ce livre si varié et qui paraît si court, vous êtes saisi par cette foule d'impressions, de détails, de figures et de masques, de délicatesses, d'intentions, de secrets du cœur, de faiblesses, de langueurs, de passions amoureuses, de guerres terribles, de soupirs, de murmures, d'histoires entrevues, de romans devinés, de situations voilées, spectacle sublime et mélancolique, poétiques tableaux, réalités idéales, l'infini dans un grain de sable. C'est un livre que je voudrais relire l'été, couché au coin d'un champ, derrière une haie, à midi, par un soleil ardent, à ces moments solennels de morne et brûlante sérénité de la nature, où l'on n'entend bruire à l'oreille, dans le silence infini de la terre et du ciel, que les murmures des myriades d'insectes qui bourdonnent autour de vous.

* On écrit de Constantinople, le 7 octobre, à la *Gazette du Midi* :

« Lundi passé, le prince de Joinville, qui était allé visiter Sébastopol et les champs de bataille de la Crimée sur un paquebot turc qu'il avait nolisé, en est revenu après avoir parcouru avec le plus grand intérêt le théâtre du plus terrible siège des temps passés et modernes. Un très-beau temps l'a constamment favorisé dans cette excursion.

» Aujourd'hui il s'embarque sur le bateau du Lloyd autrichien; il visitera en passant Smyrne et Athènes, et de là se rendra à Brindisi, pour gagner Naples, où la princesse passera une dizaine de jours auprès de sa sœur. »

* On lit dans le *Journal de Rome* du 12 octobre :

« Le cardinal Francisco de Medici, se rendait hier

soir à six heures et demie en visite auprès de monsieur Giuseppe Stella, camérier secret de S. S., a été frappé d'apoplexie dans ses appartements. Tous les soins possibles lui ont été prodigués, mais inutilement. Après avoir reçu les secours de la religion, il est mort à huit heures du soir. Il était né à Naples le 28 novembre 1808; il avait reçu la pourpre dans le consistoire du 16 juin 1856. »

* * L'Athénée des arts, fondée en 1792, vient de publier son Annuaire pour 1857. Cet Annuaire contient le compte rendu annuel des travaux de la société par M. P. Pradier-Fodéré, secrétaire général, un rapport de M. le docteur Reinwilliers, sur le *Nil blanc et le Soudan*, par M. Brun-Rollet; divers autres rapports, et notamment la *Fin du monde*, par M. Mathieu; les *Femmes et les Fleurs*, par M. Goujon; une *Mendicante*, par M. d'Escodéca; le *Progrès*, par M. Thorel, etc.

* * M. Émile Olivier, récemment élu député au corps législatif par les électeurs du quatrième arrondissement, épouse la fille de Listz, mademoiselle Blondine-Rachel Listz.

* * L'Angleterre a obtenu l'autorisation de faire ériger à Péra, faubourg de Constantinople, un monument surmonté d'une croix. C'est M. le baron Marochetti, statuaire, qui a été chargé de donner les plans et d'exécuter la partie artistique de cette œuvre. Il est parti pour Constantinople afin de s'inspirer sur les lieux mêmes. Le monument aura, dit-on, des proportions grandioses. Ce n'est pas un fait sans importance, même au point de vue politique, que l'érection d'une croix monumentale sur les rives du Bosphore.

* * Les héritiers d'un négociant de Lubeck viennent de former contre la Suède la demande d'une somme importante en vertu d'une obligation qui date de la guerre de trente ans. En 1626, le négociant Jacques Krieves avait avancé à la reine Christine 61,596 thalers. Le gouvernement suédois y ajouta par gratitude 6,904 thalers, de manière que sa créance se monta à 68,500 thalers. Il en reçut 23,000 en un mandat sur la Compagnie hollandaise, et les 45,500 thalers restants durent être payés en divers termes dont le dernier expirait en juin 1639. Or cette somme n'a jamais été payée, et les héritiers de Jacques Krieves la réclament aujourd'hui avec les intérêts qui s'élèvent à 630,330 thalers (1 million 575,000 fr.). (*Gazette de la Bourse.*)

* * On lit dans le *Daily News* :

« L'officier chargé de la malle de l'Inde qui est récemment arrivée, a fait entre Paris et Londres un voyage dont on n'a pas d'exemple. Il a franchi la distance en huit heures trois quarts. »

* * Le directeur du théâtre du Palais-Royal, M. Dornéuil, vient de recevoir la médaille de Sainte-Hélène.

* * M. Louis-Marie Harel a été nommé directeur du théâtre des Folies-Dramatiques par arrêté ministériel en date du 17 octobre.

* * On écrit de Cannes au *Messenger du Midi* :

« L'amélioration, quoique peu sensible, qui a été annoncée dans l'état de mademoiselle Rachel, semble se soutenir, et le temps magnifique qui règne en aidera la continuation. »

* * L'ancienne Porte-Maillet vient d'être démolie. La nouvelle est construite au milieu de l'ancien rond-point de l'entrée du bois de Boulogne.

* * M. le comte Léopold Lehon, député au Corps législatif, épouse mademoiselle Amélie de Sangro de Gonzano, fille du prince Striano, marquis de Gonzano, et de la comtesse de Gubbio.

* * On dit que l'intéressant état de la duchesse de Brabant sera communiqué à la législature belge, dès le premier jour de la prochaine session, par un paragraphe du discours du trône.

* * Par décret du 12 octobre, le titre de succursale, attribué à l'église de Sainte-Valère à Paris, est supprimé, et l'église construite place Bellechasse sous le vocable de *Sainte-Clotilde* est érigée en cure de première classe.

* * Le Morbihan vient de perdre un grand poète breton et le diocèse de Vannes un prêtre bon, charitable et très-instruit dans la personne de M. l'abbé Guillome, l'auteur de *Kergrist*, mort le 5 de ce mois, à l'âge de soixante et quelques années. Son poème du *Laboureur*, écrit en bas-breton, passe pour un petit chef d'œuvre.

* * Le bruit court depuis quelques jours à Paris, dit le *Siccle*, que le nouveau tarif des petites voitures va être abandonné et que l'ancien tarif sera repris avec quelques modifications favorables à l'administration.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE : les *Petites lâchetés*, comédie en trois actes et en prose, par MM. Anicet Bourgeois et Adrien Decourcelles. — THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Jocrisse millionnaire*, un acte par M. Pagésis.

Les *Petites lâchetés*, quel joli titre! Que de choses il évoque dans l'esprit! Comme on voit défiler à l'instant devant soi les petites turpitudes de salon, les petites trahisons de l'intimité, tous ces petits crimes honteux que chacun commet contre chacun en ce monde, seulement avec des proportions diverses, car qui n'en fait pas de ces petites lâchetés? On laisse médire d'un ami sans le défendre, petite lâcheté; on

évitait de saluer un homme pauvre parce qu'on donne le bras à un élégant, petite lâcheté; on compromet légèrement une femme par son silence, petite lâcheté; on rougit d'un parent malheureux, petite lâcheté; la mère de toute cette vilaine famille, qu'il serait trop long de passer en revue complètement, c'est la vanité; elle est mère de bien d'autres choses qui ne valent pas mieux, et il est à peu près certain qu'aucun des péchés capitaux n'a fait commettre autant de méchantes actions, grandes ou petites, que ce fléau des sociétés policées. La comédie du Gymnase ne semble pas avoir compris combien était vaste le cadre tracé par son titre; elle nous représente, non pas un microcosme de ce monde de Paris, où se commettent élégamment tant de petites lâchetés, mais une société de petite ville réunie aux eaux de Cauterets pour le plus grand malheur d'une charmante femme, madame Adèle Daubray, qui vient tomber dans ce guépier, et manque d'y rester sous les piqures venimeuses dont elle est assaillie. L'imbroglio qui sert à mettre en lumière tous ces personnages coutumiers de petites lâchetés est très-faible; il s'agit d'un jeune fat, M. de Montville, qui a été vu se promenant au clair de lune avec une femme voilée; l'aménité des dames de Cauterets les fait conclure immédiatement que la femme voilée est la belle Parisienne; M. de Montville s'en défend mal; un jeune homme, Paul Dumont, qui aime madame Daubray, prend sa défense, puis renonce à se battre en apprenant que sa sœur, dont il est l'unique soutien, vient de manquer un mariage qui assurerait son sort. Voilà madame Daubray conspuée; on va jusqu'à lui redemander une invitation de bal qui lui a été adressée. Ceci est un peu fort; dans quel monde une femme jusque-là estimable est-elle ainsi traitée sur un simple soupçon? Nos mœurs ne ressemblent guère à ce puritanisme, heureusement, — je voulais dire malheureusement. Voilà donc madame Daubray insultée, abandonnée et désespérée, et il y a là un homme, un M. Lefèvre, qui sait pourquoi Paul Dumont ne s'est pas battu, et qui laisse faire, et ne prend pas à sa place la défense de madame Daubray. Cette situation si pénible ne se prolonge pas; Paul Dumont, dont la sœur est enfin mariée, revient fort à propos pour imposer silence aux rieurs et châtier les insolents; mais, devant sa nouvelle attitude, il ne trouve plus ni les uns ni les autres; c'est à qui s'excusera, se démentira et s'inclinera devant la jeune femme; elle profite un moment de son triomphe, puis quitte cet étrange pays en compagnie de Paul Dumont, auquel elle accorde sa main en apprenant qu'elle lui doit sa justification. Les deux premiers actes languissent, malgré l'esprit jeté çà et là dans le dialogue, et l'habileté avec laquelle les scènes sont enchaînées; le troisième est le meilleur, et il a décidé du succès de la pièce. Il y a des personnages amusants plutôt que vrais dans la galerie des médisants de Cauterets, sauf un certain Blaisot, qui abuse de ses cheveux blancs pour être infiniment peu respec-

table, dont le rôle est touché avec beaucoup de finesse. M. Lagrange débutait au Gymnase dans le rôle de Paul Dumont, il l'a fait valoir, il l'a rendu sympathique; ce qui n'était pas aisé. M. Geoffroy a une excellente physionomie de bourgeois dominé par sa femme, et aspirant à l'insurrection. M. Lesueur n'est guère chargé que de l'exposition de la pièce, faite par la plus mauvaise langue de la troupe; il y ajoute tout le venin possible. Mademoiselle Marquet est charmante, distinguée et élégante dans les belles toilettes de la jeune veuve. MM. Landrol, Priston, Garaud, Derval, Demortains, tiennent fort bien leurs différents rôles. Mademoiselle Victoria a un rôle bien court, et chacun trouve que c'est dommage.

Jocrisse, qui a tant occupé l'affiche du Vaudeville au commencement de ce siècle, et qui y a recueilli des succès si prodigieux, nous est revenu l'autre soir sous les traits de M. Parade. — Il paraît que Jocrisse s'était autrefois incarné dans Brunet, — il n'en fera pas autant pour M. Parade, auquel il y a peut-être à en faire compliment; ce n'est pas non plus la pièce de M. Pagéas qui remettra à la mode ce personnage cocasse, — comme on disait sous l'empire; — la pièce exprime une idée qui n'est plus de notre temps. Jocrisse millionnaire veut cependant rester domestique, seulement il se changera ses maîtres à sa guise; aujourd'hui tous les domestiques savent être maîtres, et ils n'ont pas même besoin d'être millionnaires pour cela. Ce que chacun trouve rare, ce sont les domestiques qui consentent à servir; à ce point de vue on ferait peut-être bien d'envoyer ses gens au Vaudeville pour y admirer ce type du domestique, qui n'appartiendra bientôt plus qu'à la tradition; mais ils y entendraient peut-être encore finesse; ils sont si malins!...

Une belle et bonne nouvelle pour finir.

Il y a eu l'autre soir, au théâtre des Italiens, un début important, un véritable événement, un succès complet, réel, incontesté. Une jeune fille, mademoiselle Saint-Urbain, a eu ce soir-là tous les triomphes: tournure élégante et svelte, beauté charmante et sincère, où le prestige des planches n'est pour rien, voix magnifique, talent remarquable; elle a été applaudie pour tout cela, applaudie par la salle tout entière.

Mademoiselle Saint-Urbain sortait du Conservatoire de Paris. Elle fut entendue par je ne sais quel directeur de l'un de nos théâtres lyriques, qui n'en voulut pas, « parce que, disait-il, elle avait la voix aigre. »

Elle partit pour l'Italie, où sa *voix aigre* eut un succès immense. Après avoir acquis en Italie cette habitude de la scène qu'on ne peut pas apprendre au Conservatoire, elle nous revient engagée pour quatre ans, par M. Calzado, aux conditions suivantes: 40,000 fr. la première année, 20,000 fr. la deuxième, 30,000 fr. la troisième, et 40,000 fr. la quatrième. Voilà la cantatrice dont M. je ne sais plus qui n'a pas voulu.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.